

Avant-propos

« On peut bien sûr ne voir dans les *Écrits sur l'art* qu'une esthétique de la totalité. Cela serait en partie fondé, non seulement parce que le Musée Imaginaire, qui annexe les œuvres de toutes les civilisations, est contemporain de la prise de conscience par l'art de sa propre histoire, mais également parce que Malraux, loin de la diversité culturelle à laquelle on a parfois voulu le réduire, le confondant ainsi avec Spengler, revendique bien, et dans une parfaite maîtrise du terme, la notion de totalité pour caractériser le Musée Imaginaire. Ce terme inscrit les *Écrits sur l'art* dans une tradition philosophique qu'on peut rapprocher de la philosophie hégélienne : le Musée Imaginaire est, par rapport aux œuvres particulières qu'il annexe, analogue au concept hégélien par rapport à toute particularité et à toute extériorité. Mais, lorsqu'on parle d'une esthétique de la totalité, on entend aussi par là que Malraux se serait limité à un art des musées, reconnu, presque officiel, que son Musée Imaginaire se serait fermé à tout ce qui, dans la création artistique, échapperait à cette définition ou excèderait cette conception. En ce sens, l'esthétique de la totalité à laquelle on réduit les *Écrits sur l'art*, ignorerait tensions et crises, dans la mesure même où elle rejetterait hors d'elle-même tout ce qui pourrait la menacer ou la détruire.

Or une telle conception n'est pas seulement réductrice, elle constitue un véritable contresens. Ce livre voudrait opérer un retour au texte des *Écrits sur l'art*, et montrer que Malraux, non seulement avait prévu les critiques qui lui seraient adressées, mais qu'il les avait comme inscrites dans les principaux concepts sur lesquels son œuvre s'est élaborée. C'est dire que si les *Écrits sur l'art* peuvent être lus comme une esthétique de la totalité, il faut affirmer que la déconstruction de cette esthétique est au fondement même de ces écrits. La philosophie contemporaine est souvent présente : elle est appelée par ce texte qui est hanté à la fois par la pensée de l'empreinte et par la philosophie. Et peut-être s'agit-il seulement d'être capable de lire cette œuvre, au sens même où Derrida évoquait l'acte de lire : « On hérite toujours d'un secret – qui dit "lis-moi, en seras-tu jamais capable ?" »¹

J'ai voulu que chacune des études qui suivent puisse être lue pour elle-même, chacune s'ouvrant sur un aspect ou un domaine qui renvoie au tout. Il y a une cohérence – une cohérence logique – de la pensée de l'art de Malraux, et celle-ci existe, même lorsque Malraux s'éloigne de ce qui a été dominant dans ses premiers écrits, cette inspiration hégélienne que Blanchot a bien perçue mais à laquelle il limite les *Écrits sur l'art*, alors que ceux-ci, dès le début, portent la marque des efforts que fait Malraux pour penser ce qui excède cette totalité dont Hegel reste le symbole.

Ce livre n'a d'autre but que d'exposer la pensée de l'art de Malraux, dans les deux sens du terme : la présenter et la mettre à l'épreuve – le livre n'étant peut-être lui-même que le passage d'un sens à l'autre. C'est là répéter le geste même de cette pensée, puisque celle-ci se présente, et parfois de façon quasi doctrinale, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un système, mais elle se met ainsi à découvert, s'offre à la critique et surtout engage un jeu avec tout ce qui la met en question, voire en péril, avec tout ce qui lui résiste et peut-être résiste à la pensée. Ce second moment, la mise en crise d'une maîtrise en proie à l'immaîtrisable, pour reprendre une expression de Jean-Luc Nancy, est présent dans le texte même des *Écrits sur l'art*, et c'est ce second moment, à mes yeux le plus important, auquel est consacré l'essentiel de ce livre.

Au fond, je me suis posé la question que Malraux n'a pas pu ne pas se poser : les *Écrits sur l'art* tiennent-ils la mer, peuvent-ils subir, puisque c'est elle qui a pris la relève de la postérité, ce qu'il nomme l'épreuve de la métamorphose ? Ou, pour le dire plus brutalement : qu'en est-il aujourd'hui, alors que le dernier volume des *Œuvres Complètes* vient de paraître dans la « Bibliothèque de la Pléiade », de la survie des *Écrits sur l'art* ? Cette survie, Malraux l'a pensée, comme Benjamin et Derrida, en termes de dialogue. Et j'ai voulu montrer ici, les personnes mises à part, combien le texte des *Écrits sur l'art* peut dialoguer avec certains grands textes de la philosophie contemporaine. Qu'il s'agisse de Walter Benjamin, de Maurice Blanchot, de Jacques Derrida ou de Jean-Luc Nancy. »

¹ Jacques DERRIDA, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 40.